

A dix heures, déjeuner bruyant à la pension. La table a un petit air de fête : sur la nappe, d'une blancheur éblouissante, — chose rare, — apparaissent, parmi les piles de mandarines, des pyramides d'huîtres et de nombreuses bouteilles de Sauterne, — une attention de la maîtresse. — Croirais-je méchamment qu'il y a là-dessous quelque question d'intérêt ?..... ma foi non, et j'aime mieux penser tout simplement qu'elle a voulu nous faire plaisir. On mange beaucoup, mais l'on cause encore davantage et, par moments, éclatent, à quelque coin de la table, de bons gros rires francs et sonores, poussés par des individus qui se sentent l'estomac jeune et la conscience nette :

« Allons, à nos santés et à la satisfaction de nos souhaits respectifs ! » dit le président en élevant son verre ; toast accueilli par des applaudissements unanimes..... Ah ça ! est-ce le déjeuner, est-ce le Sauterne ?..... je ne sais, mais cette journée tant redoutée commence à m'apparaître sous un aspect moins sombre.

Et maintenant qu'on a rempli ses devoirs de bonne camaraderie, on réfléchit qu'on pourra tout aussi bien faire ses visites officielles pendant la huitaine et que pour le moment, le plus important serait de filer à Paris. Je saute en wagon et il me vient aussitôt la douce idée que dans une heure au plus je puis trouver les joies de la famille, de la vraie famille, celle que rien ne peut remplacer, pas plus le régiment que les amis ; je réfléchis qu'il y a là-bas de bons visages un peu ridés et des petites têtes blondes qui seraient bien malheureuses de ne pouvoir m'embrasser aujourd'hui. Où serai-je l'année prochaine, hélas ! je n'en sais trop rien, mais je n'en sens que davantage le bonheur causé par cette proximité des miens. Et tandis que le train m'emporte, je sens en moi comme un apaisement profond, et il me vient mille bonnes pensées que je n'avais pas la veille.

Me voici arrivé à Paris. Les rues sont encombrées de monde ; à peine peut-on marcher ; les voitures sont obliques d'aller au pas, et derrière les vitrines splendides des boutiques, on aperçoit une foule d'acheteurs. Mon Dieu ! on est bien un peu pressé, un peu bousculé et je sais bien qu'autrefois je maudissais de tout cœur le jour qui causait cette cohue ; — mais au résumé, en y réfléchissant un peu, cette foule même doit nous enchanter, car c'est Paris qui renaît. Pour nous surtout qui nous rappelons le Paris d'il y a deux ans, si triste, si morne, si affamé sous son manteau de neige, pour nous qui avons eu à le conquérir pied à pied, maison par maison, qui l'avons vu tout flamant, tout hérissé de barricades avec ses murs tigrés de balles et ses trottoirs jonchés de cadavres, il y a une joie immense à contempler, par ce beau temps tiède, cette résurrection complète. Est-ce que ces magasins sont moins beaux qu'autrefois, y a-t-il moins de monde, de luxe et d'animation, les équipages sont ils moins bien tenus, la Parisienne moins bien mise, et un pays, dont la capitale est si vivace, doit-il compter sur l'avenir ? Voici déjà les bals qui s'annoncent, les vieux hôtels ouvrent leurs portes fermées par les deuils de la dernière guerre, et l'hiver de 1873 a l'air de bien commencer..... Allons, me voilà décidément tout rasséréné.

J'ai pris le chemin du petit hôtel où je suis né. Tout le long de la rue j'ai rencontré des voisins qui contemplaient mon casque et mes épaulettes et murmuraient : « Nous qui l'avons vu si petit ! » puis il m'ont tiré un grand coup de chapeau, et moi j'ai tâché de rendre mon salut militaire le plus affectueux possible.

Je suis arrivé à la maison ; chère petite maison ! En tirant la sonnette j'ai tout de suite revu le temps où ma bonne m'élevait dans ses bras pour que j'eusse le bonheur inappréciable d'atteindre le beau bouton doré et de sonner moi-même. Au bas de l'escalier j'ai aperçu, disposées dans de grandes potiches, les fleurs et les plantes vertes envoyées à ma mère par de vieux amis. J'ai traversé le

premier salon tout imprégné d'une vague odeur de vanille faisant pressentir toutes sortes de choses dans les sacs et coffrets que j'aperçois ça et là sur les tables. A travers la porte arrivaient les bruits joyeux de la conversation sur lesquels tranchaient par moment les éclats de rires aigus des bambins.

— Ce pauvre Hector aura été retenu par son service, disait mon père avec sa grosse voix.

— Présent, et bonne année ! ai-je crié en ouvrant brusquement la porte du salon. Aussitôt j'ai été entouré, enlevé, pris d'assaut ; j'ai reçu une grêle de baisers et d'accolades, tandis que dans mes jambes de petits hommes essayaient de grimper en m'appelant leur oncle. Pendant toute la soirée, au milieu de cette atmosphère d'affection si sincère, reconforté, rechauffé par toutes ces caresses, j'ai pensé qu'il était bon qu'une fois dans l'année on se contentât d'être tout simplement un bon gargon, et qu'on osât souhaiter tout haut aux siens ce qu'on désirait pour eux tout bas. Et voilà comment j'ai passé mon jour de l'an. — Dick.

EDUCATION.

Educution de l'enfant par l'enfant.

TRICHE AU JEU !

J'étais depuis quelques jours chez mon vieil ami Lancel, instituteur communal au village de Chenac. Comme Chenac n'est qu'un bourg sans importance, et que la commune n'est pas assez riche pour payer à la fois un instituteur et une institutrice, Lancel est chargé tout à la fois des filles et des garçons.

Un jour, au moment de la sortie des enfants, j'entendis un grand vacarme dans l'escalier rustique qui conduit de Haut-Chenac, où est l'école, à Bas-Chenac, où sont les scieries et les fermes. Il y avait des rires, des huées et des applaudissements ironiques. Au milieu de ce brouhaha, on distinguait nettement les mots : « Triche au jeu ! Triche au jeu ! » vociférés par un chœur qui ne sentait en rien son orphéon, sur une sorte de rythme violent.

Je courus au bord de la terrasse pour voir ce qui se passait. Lancel y était déjà, et, à travers les branches des arbres, examinait la scène. Il m'entendit venir, et, tournant la tête, me fit signe d'approcher sans faire de bruit.

Au-dessous de nous, une petite fille d'une dizaine d'années se tenait debout, adossée contre la paroi du rocher. Elle avait ramené son bras droit sur sa figure, comme font les enfants quand ils redoutent quelque mauvais coup, ou qu'ils éprouvent un accès de timidité ou un mouvement de honte. Une demi-douzaine des disciples de Lancel l'entouraient, en criant sur tous les tons : « Triche au jeu ! triche au jeu ! »

Au moindre mouvement que faisait la patiente pour prendre son élan et s'enfuir, le demi-cercle se rapprochait d'elle et lui coupait la retraite. Quand elle écartait un peu son bras pour regarder, son regard tombait sur des figures animées, plutôt railleuses que menaçantes, et sur des doigts tendus qui semblaient la coucher en joue. A ces moments-là, les cris redoublaient de violence.

Un des gamins, en équilibre sur la crête du mur grossier, criait plus fort que tous les autres, et semblait s'amuser prodigieusement de tout ce tapage.

Deux petites filles, au second plan, se communiquaient leurs réflexions sur la trichense, et semblaient se dire l'une à l'autre : « Ce n'est pas moi qui voudrais être à sa place ! »